

Souvenirs d'enfance

Les artisans et commerçants de mon village

J'habite toujours dans la maison de mes parents, à Cottance. Je pense que toute sa vie on garde des souvenirs de son enfance : des bons, des mauvais, des récits des parents, des voisins... On pourrait en écrire un livre.

Lorsqu'on habite la campagne je crois que l'on commence à découvrir son village à partir du jour où l'on rentre à l'école. Pour moi, cela s'est passé le premier lundi d'octobre 1932. Mon frère ayant 4 ans de plus que moi, j'allais avec lui chercher le pain. Il y avait alors deux boulangeries et nos parents nous envoyaient une fois d'un côté, une fois de l'autre.

A cette époque le pain était fait au levain et cuit au four à bois. Il n'y avait que deux sortes de pain : le pain long ou la couronne d'environ un kilo et le pain de ménage qui était une grosse tourte. En 1936-1937, le prix avait augmenté, le pain valait 28 sous le kilo. Le sou valant 5 centimes, cela faisait donc 1,40 F le kilo. Avant guerre on consommait beaucoup de pain en campagne ; on mangeait la soupe trois fois par jour.

Dans toutes les fermes, même les petites, il y avait un four à pain mais beaucoup de paysans avaient cessé de faire le pain de la maison. Ils portaient la farine de leur récolte chez le boulanger et ils ne payaient que la cuisson. Le client avait un carnet où, chaque fois, la boulangère notait la quantité de pain emportée.

Il y avait également à Cottance deux bouchers-charcutiers et un charcutier (qui ne tuait que des cochons). Ils avaient chacun leur abattoir et gagnaient bien leur vie tous les trois. Les bouchers-charcutiers avaient chacun trois ou quatre ouvriers et faisaient beaucoup de saucissons qu'ils expédiaient dans le midi de la France où ils avaient une bonne clientèle. Ces trois commerces ont aujourd'hui disparu.

Nous avons également trois épiceries et le patron de l'une d'elles faisait ce que l'on appelait le *coquetier* et le transporteur. Les fermières qui n'allaient pas au marché du mardi à Feurs apportaient leurs produits (œufs, beurre, fromages) le samedi et le dimanche matin au coquetier qui partait le lundi matin à Lyon. Et c'est comme ça que s'est développée une entreprise de transport ayant plusieurs camions. Ces véhicules ont aussi transporté des tonnes de tissu et en retour de matières textiles. Au départ, bien avant la guerre de 1939, elle servait au ramassage des produits fermiers. Elle a disparu il y a seulement deux ans.

Les cafés

Vers 1900, il y avait à Cottance sept cafés. Aujourd'hui, il n'en reste qu'un seul. Le plus ancien cabaretier dont on connaisse le nom s'appelait Benoît Chavanne et exerçait en 1752.

Comme beaucoup de gens circulaient à pied, il y avait souvent des cafés situés sur les routes, entre les communes. Ainsi entre Civens et Cottance, à peu près à mi-chemin, il y avait au hameau Bresse un café qui s'appelait "au Cretoux". Le mardi, en revenant du gros marché de Feurs, les paysans de Montchal et Cottance arrêtaient leur cheval pour boire un pot, ce qui ne les empêchait de s'arrêter encore à Cottance.

Entre Cottance et Panissières, au hameau *Chez Rouze*, il y avait deux cafés, un de chaque côté de la route et de plus il y avait un moulin sur la Charpassonne. A Panissières, il y avait le marché tous les lundis matin. Les gens de la campagne aimaient bien y aller car il y avait beaucoup de marchands forains et surtout deux coquetiers qui achetaient lapins, volailles et chevreaux, beurre, œufs, fromages... Les gens des petites fermes qui n'avaient

pas de cheval ou de voisins qui puissent les emmener partaient à pied avec leurs cages et leurs paniers. En revenant, les dames buvaient un café et les hommes un pot.

Je me souviens d'un voisin qui ne manquait jamais le lundi le marché de Panissières. Il rentrait donc *Chez Rouze* vers 13 ou 14 h. Avec d'autres compagnons, il cassait la croûte et tous continuaient à boire des pots pour ne rentrer chez eux qu'à bord de nuit. Souvent, ce voisin oubliait d'attacher son cheval. La bête trouvait le temps long à attendre dans l'après-midi et elle rentrait toute seule. Vers les années 1960, notre brave homme acheta une voiture et n'eut plus ce problème : la voiture attendait. Mais un lundi soir, par nuit noire, en arrivant au lieu-dit *La Broquinière* où se trouve un virage à droite très prononcé, la voiture est partie tout droit et a sauté dans la terre, cinquante centimètres en dessous, sans se renverser. Il est rentré à pied et le lendemain, il est reparti chercher la voiture qui n'avait aucun mal. Mais il disait : "Je ne comprends pas ce qui est arrivé, j'ai pourtant bien suivi les phares".

Autrefois les cafés étaient, dans le milieu rural, un lieu de rencontre où se passaient les marchés. On vendait une vache, ou on achetait une génisse, un cochon... Le dimanche, les hommes se regroupaient tous au café après la messe et certains ne s'en allaient que quand sonnait l'heure des vêpres.

Les tavernes de Panissières

Dans le tissage c'était un peu pareil. Lorsqu'on rendait une coupe si l'on trouvait un autre tisseur on allait boire un coup. Je me rappelle une fois - je ne sais plus en quelle année - je suis allé rendre une coupe à la coopérative des tissus de Panissières. Il était environ 15 h, on s'est retrouvé trois ou quatre à discuter au bureau. Un autre tisseur est arrivé avec un paquet sur le bras. Il nous a dit : *Voilà, j'ai tué mon cochon, je porte une fricassée à quelqu'un à qui je n'ai vraiment pas envie de la rendre, si vous voulez, on va la manger ensemble !* Et nous voilà partis dans un petit café où on nous fait cuire le boudin. Mais comme ça ne suffisait pas, on a mangé une boîte d'escargots et du fromage, le tout, bien arrosé, évidemment. Si bien que je suis rentré à la maison à 11 h 30 du soir sans savoir où le temps était passé. Ma femme était vraiment en peine, les enfants étaient petits et on n'avait pas le téléphone. Je crois que c'est la seule "bringue" que j'ai faite de ma vie.

La fricassée

C'est une coutume qui existe toujours chez nous. Lorsque l'on tue son cochon, on distribue aux voisins, à la famille, aux amis un morceau de boudin de 20 à 30 cm de long suivant le nombre de personnes au foyer. Ce boudin est enroulé dans une assiette avec, au milieu, les pênes, des morceaux de foie cuits, un par personne et un morceau de graisse. Le tout est recouvert par un rectangle de coiffe (le péritoine du cochon). On se rend mutuellement la fricassée que l'on peut ainsi manger pendant plusieurs mois.

J'ai repensé souvent à ce que m'avait conté un voisin, quand j'étais jeune. Cet homme était né en 1882 à Panissières et il disait, qu'avant 1900, dans la ville, il y avait deux cafés qui ne vendaient que du vin. On les appelait les tavernes et le prix de la consommation était à *l'heure*. La première heure coûtait assez cher, les heures suivantes de moins en moins. Des clients arrivaient. Ils prenaient un verre et se servaient eux-mêmes. Un tonneau était installé sur un comptoir de bois revêtu de zinc donc facile à nettoyer. Ils allaient s'asseoir avec des connaissances. Il n'y avait que trois ou quatre grandes tables. Chacun venait se servir lorsque son verre était vide. La première heure ne revenait sûrement pas trop cher au consommateur pour ce qui était bu. Mais à force de discuter et de boire il lui arrivait de s'endormir avant de s'en aller. A son réveil, il devait payer tout le temps passé à la taverne.

Les clients de ce genre de cabaret étaient surtout les ouvriers agricoles et les tisseurs à bras qui venaient de toute la campagne environnante et même de Cottance et Montchal rendre leur coupe à la ville. Si les tisseurs étaient mariés, leurs femmes venaient souvent avec eux pour faire quelques commissions et, surtout, emporter l'argent du prix de façon de la coupe de tissu rendue. Bien sûr, elles leur laissaient de quoi acheter le tabac et boire un coup. Sans cette précaution certains ne seraient rentrés que le lendemain.

Personnellement, à Cottance, je n'ai connu que trois cafés. Il y en avait un quatrième qui a fermé ses portes en 1934 et dont je ne me souviens pas. En 1984, a disparu un des trois cafés restants. La veuve qui le tenait avait 65 ans et elle n'a pas trouvé à le revendre. Un autre café qui faisait aussi épicerie a fermé en 1993 et cela manque beaucoup au village. Aujourd'hui, il ne reste donc qu'un seul café qui fait aussi bureau de tabac, dépôt de pain et de gaz. Jusque dans les années soixante-dix, un marchand de chaussures faisait aussi le cordonnier et le buraliste. Une personne handicapée faisait également de la cordonnerie. Un marchand de journaux a disparu depuis les années cinquante. Tous ces commerces ont fermé car, dans nos campagnes, ils n'étaient plus rentables.

Le travail du charron

Nous avons eu trois entreprises de maçonnerie dont deux existent encore. Il y avait deux maréchaux-ferrants à Cottance. Le dernier a cessé son activité il y a deux ans. Un charron fabriquait des chars, des tombereaux, des remorques... C'était une très ancienne entreprise - quatre générations, je crois - qui s'est arrêtée quand sont apparus les attelages métalliques.

Lorsque j'allais à l'école, nous allions voir fabriquer les roues en bois et surtout l'opération du cerclage. Le bandage de fer était chauffé à la forge pour agrandir son diamètre. La roue était installée par terre sur une surface plane sur des cales en bois de la hauteur du demi-moyeu. Ces cales débordaient pour supporter également le bandage. Des arrosoirs d'eau étaient tout prêts car lorsqu'on posait le bandage il fallait vite arroser pour que le bois ne brûle pas. Le retrait du cerclage bloquait les rayons de la roue. Les ouvriers, souvent par deux, travaillaient très vite. Nous, les gamins, nous étions heureux de voir faire ce travail qui n'existe plus aujourd'hui.

Il y avait aussi deux menuisiers au village, l'un fabriquait des meubles, l'autre faisait tous les travaux ainsi que les charpentes. Ces deux entreprises ont disparu.

La veuve Chouzy

Le 8 mars 1924, mes parents ont acheté la petite ferme où j'habite encore. L'ancienne propriétaire s'appelait Marie Peronnet, veuve Chouzy et était née le 12 novembre 1858. Au moment de la vente elle s'était réservé jusqu'à sa mort une petite maison dont elle

avait hérité d'un oncle paternel qui était resté célibataire. Cette maisonnette était située sur la propriété et n'avait pas d'accès au chemin public. Je crois qu'elle était très ancienne, ayant peut-être 300 à 400 ans. La porte d'entrée se fermait de l'intérieur avec un gros chevron de bois qui était logé dans le mur et que l'on tirait en travers pour qu'il vienne s'encaster dans le mur d'en face. C'est la seule maison que je connaisse qui a une fermeture de porte de ce genre.

Dès que j'ai pu marcher, j'allais chez madame Chouzy. Pour gagner un peu sa vie, elle faisait des canettes pour deux tisseurs à bras qui n'habitaient pas très loin de là. Je revois toujours cette personne avec un grand chapeau tenu par une épingle qui traversait chapeau et chignon, assise sur un tabouret. Elle faisait tourner son rouet avec la main droite et de la main gauche faisait le va-et-vient du fil de trame pour la construction de la canette. Elle en faisait également pour mon père. Tous les soirs, elle venait chercher son demi-litre de lait. Le dimanche, elle allait à la messe au village et rapportait son pain et une brioche d'une demi-livre pour sa semaine. Cette dame, dont je n'ai gardé que de bons souvenirs, est décédée en 1940, après être restée alitée seulement trois ou quatre jours. Je crois qu'elle n'a jamais vu un docteur de sa vie.

Je me souviens également d'une autre vieille personne qui était notre voisine. C'était une célibataire. Toute l'année, comme boisson, elle fabriquait de la "piquette". Elle mettait des fruits à fermenter dans une grande biche avec du sucre et du houblon. En été c'était des fruits frais, en hiver des pommes, des poires ou des prunes qu'elle avait fait confire. Au bout de quelques jours la biche était remplie d'eau. Tout le mélange fermentait. Au fond de la grande berthe, il y avait un *guillon*¹ que l'on retirait pour remplir une bouteille ou seulement un verre. C'était une boisson délicieuse et qui variait suivant les fruits et la saison.

Des petits aux gros travaux

A la maison, tout jeune, il fallait aider la maman : couper du menu bois, le ramener dans le charbonnier, ramasser de l'herbe pour les lapins... Et puis, à partir de 8 ans, il fallait aller, le jeudi et le dimanche et pendant les vacances, garder les deux vaches et les chèvres au champ. Les prés n'étaient pratiquement pas clos et il fallait surveiller sans arrêt les bêtes, surtout les chèvres qui couraient tout le temps.

A 14 ans, mon frère était parti de la maison pour être petit valet dans une ferme. Moi, je n'avais que 10 ans et il a fallu faire des travaux plus importants. Je me rappelle que chaque semaine, le jeudi, je devais faire cuire une chaudière de pommes de terre pour le cochon. Il fallait alimenter le feu de la chaudière, les faire bouillir une heure et ensuite les écraser.

Je commençais à aider au jardin. On m'envoyait piocher ou ramasser des légumes. Quand j'ai eu 13 ans, mon père avait *échaplé* (aiguisé par battage) pour moi une vieille faux qui était légère et j'ai appris à faucher. L'année de mes 13 ans également – je n'allais plus à l'école – j'ai fait pratiquement tous les chars de foin du paysan voisin. Ensuite il fallait entasser le foin dans la grange, c'était le plus pénible. Ce voisin venait chez mes parents faire les gros travaux avec ses bœufs. La même année je suis allé aux journées de batteuses. Mon travail consistait à couper les liens des gerbes avec une espèce de grand couteau confectionné avec la pointe d'une vieille faux.

L'électricité au village

¹ Le *guillon*, nom local du fausset, petite cheville de bois.

Je me souviens bien également de l'électrification de la campagne. C'était en 1934-1935. Avec deux petits voisins de mon âge, nous allions voir travailler l'entreprise qui installait la ligne électrique. Le dépôt de poteaux était au village. Les ouvriers avaient une mule pour aller chercher, avec un petit char, trois poteaux à la fois. Ensuite ils étaient traînés, un à un, par les chemins ou à travers champs. On frappait à grands coups de bâton cette pauvre bête qui ne pouvait plus avancer. Elle était vraiment martyrisée. Cela m'avait marqué, on n'avait jamais vu battre une bête de cette façon.

Chez nous, les ouvriers devaient planter un poteau à côté du mur de l'étable mais ils avaient trouvé du rocher. Il a fallu faire "péter la mine". Mon père ne voulait pas, il avait peur que le mur se fende. Je me souviens bien de ce jour-là, c'était un jeudi. Finalement tout s'est bien passé. Un fer avait été fixé dans le mur avec les deux grosses tasses en verre pour les fils d'arrivée. C'était le 110 volts. Mais nous n'avons pas pris l'électricité, mon père n'a pas voulu car il fallait payer (je ne me souviens plus combien). C'est pour cette raison que j'ai toujours fait mes devoirs d'école à la lampe à pétrole que l'on allumait souvent le plus tard possible. Je disais : *Maman, je n'y vois plus rien.*

La tournée du boucher

Dans nos campagnes, avant la guerre de 1939-1945, les gens n'étaient pas miséreux mais pas riches non plus. C'était partout des petites fermes avec quatre ou cinq vaches. Il y avait souvent un valet car elles possédaient une paire de bœufs ou un cheval, parfois les deux. Les paysans qui n'avaient que deux ou trois vaches faisaient fonctionner un ou deux métiers à tisser pour compléter l'apport d'argent. Bien sûr on ne gaspillait rien, surtout pas un morceau de pain.

Je me rappelle du boucher qui faisait une tournée le samedi après-midi. Il venait de Panissières, pour desservir Montchal et Cottance. Il avait un cheval et transportait la viande couverte avec des torchons dans de grands paniers. On commandait d'une semaine sur l'autre, souvent du pot-au-feu.

Chez nous, il était presque à la fin de la tournée et passait vers 6 ou 7 heures du soir. L'été, lorsqu'il faisait très chaud, les mouches s'envolaient lorsqu'il enlevait le torchon sur le panier. Ma mère me disait : *Va vite chercher un seau d'eau fraîche au puits.* Elle mettait la viande à tremper directement dans le seau avec un peu de vinaigre. Il fallait la faire cuire à moitié dès le soir car elle commençait à s'abîmer. On en mangeait à midi avec des "patates" et des carottes qui étaient cuites en même temps. Les autres jours de la semaine, on mangeait du cochon, du lard ou du jambon avec des légumes aussi...

En 1938, au mois de juin - j'avais 12 ans -, j'ai passé mon certificat d'études et je ne suis retourné à l'école que l'hiver suivant jusqu'en avril. La scolarité était obligatoire jusqu'à 14 ans mais ma mère avait besoin de moi. Je suis resté à la maison pour aider aux travaux et aller aux champs. Nous avions deux vaches, une génisse et trois chèvres. Mon père avait été blessé et gazé pendant la guerre de 1914-1918 et il était en très mauvaise santé. C'était ma mère qui s'occupait des bêtes. Deux ans plus tard, en 1940, j'avais 14 ans, mon père m'a dit : *Tu vas rentrer à l'usine, je t'apprendrai à tisser et tu gagneras ta vie.* C'était comme ça.

A cette époque, il n'y avait que deux semaines de congés payés depuis 1936. L'usine reprenait donc le travail le 19 août et moi j'ai eu 14 ans le 22 août. Tout de suite le travail m'a bien plu. J'aimais voir fonctionner le métier à tisser. En octobre, on m'a mis sur un métier, tout seul. On était payé au mètre de tissu et je me souviens de ma première paye : 78,70 F.

Les tisseurs et le Monorail

A la fin du siècle les tisseurs de Panissières réclamaient une voie ferrée qu'ils estimaient indispensable pour assurer l'avenir de leur industrie. En 1888 un projet de monorail est mis à l'étude à partir d'un modèle déjà en service en Irlande. Selon le *Journal Officiel* du 11 juin 1891 tout est soigneusement prévu : construction des machines à Saint-Chamond, quinze mois de travaux prévus, tarifs des transports (y compris celui des bestiaux et des cercueils...), tracé et gares à Feurs, Donzy, Salvizinet, Cottance et Panissières. La voie, longue de 16,9 km, suivra la vallée de la Charpassonne de Panissières à Donzy (commune de Salt) puis celle de la Loise jusqu'à Feurs. Des chevalets assez rapprochés portent le rail unique, à 0,90 m du sol. Pour maintenir l'équilibre de la locomotive et des wagons, sur chacun des côtés du chevalet est fixé un rail guide contre lequel roule un galet à gorge. Pas moins d'une cinquantaine d'ouvrages d'art sont nécessaires pour franchir routes et chemins. Les ponts sont en granit taillé.

Les travaux sont achevés en 1895 et le 22 août on procède aux essais. Le trajet aller depuis Feurs se passe correctement mais au retour les boulons des chevalets cèdent ; la voie est arrachée sur 25 m, un cylindre de la machine crève et les officiels doivent revenir à pied. D'autres essais ont lieu en 1896 et 1898 avec de nouvelles difficultés. Le monorail est finalement abandonné sans avoir vraiment fonctionné. En 1902 le matériel est adjudé à un ferrailleur lyonnais. Les tisseurs des Montagnes du Matin n'ont donc pas eu l'occasion de l'utiliser.

Aujourd'hui le terrain acheté par le département est devenu propriété des communes. Le trajet, balisé, est devenu le *Sentier de Monorail*, un élément touristique intéressant. En juillet 2001, une locomotive du monorail a été réalisée en grandeur nature par les élèves de BTS de chaudronnerie du Lycée Claude-Lebois à Saint-Chamond. Notons aussi que Panissières a conclu un jumelage avec Listowel, une ville irlandaise qui possède un monorail qui, contrairement au nôtre, a fonctionné pendant 35 ans !²

² Cf. l'article "Panissières : le retour du monorail", *l'Essor du Forez* du 20 juillet 2001.

Les Ouvriers réunis de Cottance

La société de secours mutuels n° 98 de Cottance dite des *Ouvriers réunis* a été fondée le 29 juillet 1882 par le maire de l'époque, M. Grégoire Micolon. C'est probablement l'une des plus anciennes associations du village. A l'origine, elle comptait 45 adhérents. Il y avait un droit d'entrée de 5 F et ensuite une cotisation de 1 F par mois qui devait être payée régulièrement.

Les membres malades bénéficiaient d'une aide : 0,75 F pour aller chez le médecin ; 2 F pour une visite à domicile, 1 F par journée de maladie. Les remboursements pour frais de médicaments étaient évalués par une commission de trois adhérents nommés par le bureau³.

En 1885, le nombre des adhérents atteint 76. On décide l'achat d'un drapeau et d'un drap mortuaire ce qui coûte la coquette somme de 395 F.

Un règlement strict prévoyait une amende de 10 centimes pour celui qui ne payait pas régulièrement sa cotisation ou qui, désigné pour assister aux funérailles d'un mutualiste, était absent. Car la société participait toujours aux funérailles d'un de ses membres en envoyant une délégation et le drapeau qui allaient de l'église jusqu'au cimetière. Le drapeau a été renouvelé assez récemment (en 1986 pour un coût de 2 900 F).

M. Micolon fut élu le premier président et exerça ensuite cette charge jusqu'en 1918. Voici ensuite les présidents successifs :

- Pierre-Marie Mollon, de 1918 à 1920
- Joseph Martin, de 1920 à 1930
- Philippe Lauvergnat, de 1930 à 1935
- Jean-Marie Mollon, de 1935 à 1948
- Claude Metton, de 1948 à 1984

(Claude Metton est ensuite resté président d'honneur jusqu'en 2000, année de la fusion de la mutuelle n° 98 avec *Loire Action Mutualiste*, mutuelle n° 1007).

- Gabriel Jourdan, de 1984 à 2000.

L'association avait comme but l'entraide financière entre ses membres en cas de maladie. Elle a rendu beaucoup de services à ses adhérents qui faisaient partie de la population la plus modeste. Elle jouait un peu le rôle de la Sécurité Sociale.

Avec les nouvelles réglementations dues à l'Europe, les mutuelles ont été contraintes de se regrouper. Lors de l'assemblée générale extraordinaire du 25 mars 2000 notre mutuelle n° 98 des *Ouvriers réunis de Cottance* a fusionné avec *Loire Action Mutualiste* (mutuelle n° 1007) pour former une section regroupant les mutualistes de Feurs, Panissières et des environs.

Une autre société de secours mutuels fut fondée le 24 septembre 1899 par Pierre Antoine Farge, un menuisier-charpentier. Il s'agit des *Anciens militaires de Cottance* n° 229. Elle a aussi fusionné récemment avec *Loire Action Mutualiste*.

³ Ainsi le 28 septembre 1882, la société verse 3,65 F à Jean Antoine Péronnet pour payer le médecin et les médicaments.